

Les relations entre la France et le Guatemala

Sébastien PERROT-MINNOT

Docteur en archéologie de l'Université de Paris 1 (Panthéon-Sorbonne)
Chercheur associé au Centre d'Études Mexicaines et Centraméricaines (CEMCA)

Directeur Pédagogique de l'Alliance Française de Guatemala

perrotminnot@yahoo.fr

Les débuts et l'esprit des relations franco-guatémaltèques

Il ne serait pas exagéré de qualifier de passionnées, voire de passionnelles, les relations que la France a entretenues au fil du temps avec le Guatemala, recoin fertile mais convulsif de l'Amérique Centrale, qui a vu fleurir de grandes civilisations, d'ancestrales cultures et de brillantes réalisations artistiques et intellectuelles qui ne cessent de nous fasciner et de nous intriguer.

Ces relations se sont nouées dès les origines de la République du Guatemala. Les « Proceres », les Pères de l'Indépendance qui ont conduit le territoire à se séparer de l'Empire espagnol en 1821, embrassèrent les grandes idées philosophiques de la France des Lumières et de la Révolution, et ont reçu dans leur œuvre libératrice et fondatrice le concours de vétérans français des guerres napoléoniennes et des luttes indépendantistes sud-américaines.

Notons que onze ans avant l'Indépendance centraméricaine, la Municipalité de Guatemala proclamait déjà une *Déclaration des Droits de l'Homme*, directement inspirée des déclarations françaises de 1789 et 1794, et élaborait un « Projet constitutionnel » critiquant fortement le « despotisme espagnol ». Malgré les sévères restrictions imposées par les autorités espagnoles et l'Inquisition, et malgré la surveillance toute particulière dont faisait l'objet le courrier en provenance de France, les ouvrages des philosophes (y compris les 33 volumes de l'*Encyclopédie*) arrivèrent au Guatemala dans les dernières décennies de l'époque coloniale, et il est à relever que dès 1795, l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau fut abordée dans une thèse soutenue à l'Université de San Carlos (l'Université publique du Guatemala, fondée en 1676).

L'attachement, bien connu, des indépendantistes guatémaltèques (et plus généralement latino-américains) aux grandes idées humanistes de la France des Lumières est régulièrement rappelé et célébré. On sait moins que c'est en vertu de ces mêmes idées que l'Assemblée Constituante du Guatemala abolit l'esclavage dès 1824 (soit 24 ans avant l'abolition définitive de l'esclavage dans les colonies françaises). Une indemnité fut alors proposée aux propriétaires terriens, mais ces derniers la refusèrent, déclarant « qu'ils ne voulaient pas souiller un acte de justice et d'humanité par des exigences égoïstes ». Cet exemple fut loué, en France, par Victor Schoelcher, dans son fameux livre *Des colonies françaises. Abolition immédiate de l'esclavage* (1842).

Les relations diplomatiques

C'est sur ce terreau que la France et le Guatemala établirent des relations diplomatiques, en 1831. Onze années plus tard, Albert Huet devint le premier Consul Général de France en Amérique Centrale à siéger à Guatemala (le précédent avait résidé à San Salvador, et avant 1836, la compétence territoriale était assumée par les Consuls Généraux de France à Mexico).

En 1848, la France et le Guatemala conclurent un grand traité d'amitié, de commerce et de navigation, auquel se rallièrent ensuite d'autres nations centraméricaines. Dans les décennies qui suivirent, l'amitié française se manifesta de diverses manières, tantôt pratiques, tantôt plus symboliques, en faveur de la prospérité et de la défense du jeune État du bout du monde. En parlant de défense, on ne peut manquer de mentionner ici l'appui que les missions militaires de notre pays ont apporté à la professionnalisation et la modernisation de l'armée guatémaltèque dans les années 1910 et 1920 (à ce sujet, des officiers français ont apporté une contribution essentielle à la création de l'Armée de l'Air du Guatemala), ni les diverses visites de courtoisie de marins français.

Et pour ce qui est du commerce, soulignons que c'est en France, en 1867, que le café guatémaltèque (qui devint la première source de devises à la fin du XIX^{ème} siècle) participa pour la première fois à un événement international : l'Exposition universelle de Paris, inaugurée par Napoléon III. Deux producteurs de café du Guatemala y reçurent un prix, et parmi ces lauréats, il y a un ressortissant français : Jules Rossignon. Les Français prirent une part importante dans l'essor de la caféiculture au Guatemala, dès le milieu du XIX^{ème} siècle, tout en jouant un rôle appréciable dans d'autres secteurs de l'activité économique guatémaltèque. En 1938, un Traité de Commerce bilatéral vint compléter la série d'accords déjà signés depuis le XIX^{ème} siècle.

Les liens diplomatiques et économiques franco-guatémaltèques se resserrèrent encore après la Seconde Guerre Mondiale, à la faveur d'une reconfiguration des relations internationales et de la prospérité des « Trente Glorieuses »; la France ouvrit une Ambassade au Guatemala en 1953. Si la Guerre Froide en général, et la Guerre civile qui déchira le Guatemala de 1960 à 1996 en particulier, ont pu créer des tensions entre les deux pays, les relations ne furent jamais rompues. En 1984, c'est une initiative franco-allemande qui donna lieu au Dialogue de San José, à travers lequel la Communauté Européenne et les pays d'Amérique Centrale s'engagèrent à promouvoir la paix dans la région. La France apporta un constant soutien aux négociations qui menèrent au traité de paix, signé en 1996.

Lors de la visite d'État qu'il entreprit au Guatemala deux ans plus tard, le Président Jacques Chirac (ami personnel de Rigoberta Menchú, qui avait obtenu le Prix Nobel de la Paix en 1992) pouvait déclarer : «Oui, Guatémaltèques et Français, nous partageons l'essentiel : l'aspiration à la démocratie, l'attachement aux valeurs qui ont fondé, ils y a deux siècles, votre lutte pour la liberté, et qui sont aujourd'hui au cœur de vos institutions républicaines, comme elles sont au cœur des nôtres. » En 1999, c'est Alvaro Arzú, Président de la République du Guatemala et signataire des accords de paix, distingué en 1997 par le Prix Houphouët-Boigny pour la Paix (remis par l'UNESCO), qui effectua une visite officielle en France.

Le Président Chirac, qui revint au Guatemala dans le cadre d'une visite officielle, en 2004, a constamment manifesté son vif intérêt pour les anciens Mayas. Ces derniers sont d'ailleurs à l'honneur au Musée du Quai Branly, inauguré par l'ancien Chef de l'État français en 2006.

Le patrimoine précolombien

Cela nous amène à un autre aspect –un aspect phare- des relations franco-guatémaltèques : la passion pour le patrimoine culturel et naturel. Et revenons, pour aborder cet important sujet, au XIX^{ème} siècle, siècle d'expéditions lointaines, de grandes découvertes, d'infatigables entreprises visant à l'inventaire et à la classification du monde naturel – siècle, aussi, des *Voyages extraordinaires* de Jules Verne...

Malgré quelques discrets comptes rendus antérieurs, ce n'est que dans les années 1840 que les ruines mayas du Mexique et de l'Amérique Centrale commencèrent à acquérir une certaine notoriété au sein de la communauté scientifique mondiale et même du grand public, grâce notamment aux explorations entreprises par le diplomate américain John Lloyd Stephens et l'architecte et dessinateur britannique Frederick Catherwood. L'effet produit dans les cercles savants des États-unis et d'Europe par la redécouverte de ces cités perdues fut prodigieux, et des chercheurs français ne tardèrent pas à apporter une contribution significative à l'étude des anciens Mayas.

Parmi les recherches pionnières conduites par des Français sur le patrimoine maya du Guatemala, il faut citer celles du prêtre Charles-Étienne Brasseur de Bourbourg (1814-1874), qui fut archéologue officiel de l'expédition française du Mexique, en 1864, et se consacra aussi intensément à l'étude des langues, des mythes, de l'histoire et des monuments des peuples indiens du Guatemala (en particulier, des k'iche'). « *Comme Français* », Brasseur déclarait avoir été très bien reçu au Guatemala. L'infatigable chercheur gagna en renom en divulguant plusieurs œuvres littéraires et mythologiques indiennes aux racines préhispaniques, des récits espagnols du XVI^{ème} siècle et un fragment du codex (manuscrit maya précolombien) dit de Madrid. Il publia en 1871 sa *Bibliothèque Mexico-Guatémalienne*.

Il faut également dire un mot de l'expédition (peu documentée, il est vrai) de Désiré Charnay à travers la vaste forêt tropicale du département du Petén, au nord du Guatemala, en mars 1882; l'intrépide explorateur se serait même aventuré jusqu'au grandiose site de Tikal, redécouvert en 1848 et inscrit depuis 1979 sur la liste du Patrimoine Mondial de l'UNESCO...

Au début du XX^{ème} siècle, en 1905, 1906 et 1909, un géographe et explorateur français aux centres d'intérêt très variés, le comte Maurice de Périgny, reconnu plusieurs sites précolombiens du Guatemala, sur la côte Pacifique et dans la jungle du Petén. L'expédition qu'il entreprit dans le Petén, en 1909, et au cours de laquelle il examina et photographia les importantes ruines de Nakum, reçut le soutien du Président guatémaltèque de l'époque, Manuel Estrada Cabrera.

La coopération archéologique bilatérale se développa considérablement après la Seconde Guerre Mondiale, en adoptant également un caractère plus institutionnel. Un Accord Culturel cadre fut conclu entre la France et le Guatemala en 1950, et dans la

même décennie, la Mission archéologique franco-guatémaltèque vit le jour. Jusque dans les années 1980, cette mission, appuyée financièrement par le Ministère français des Affaires Étrangères, travailla principalement dans la région des hautes terres, sous la direction du professeur Henri Lehmann puis celle d'Alain Ichon. Dans ses premières années, elle s'illustra notamment par les importants travaux qu'elle mena sur l'imposante « forteresse » maya de Mixco Viejo, qui couronne une montagne des hautes terres centrales. En 1968, une impressionnante exposition sur les arts mayas du Guatemala fut dévoilée au Grand Palais, à Paris, mettant en lumière la grandeur et la diversité de la civilisation maya, et en même temps, la passion française pour les expressions de cette civilisation au Guatemala. L'exposition a bénéficié du concours d'André Malraux, Ministre des Affaires Culturelles, qui avait visité le Guatemala l'année précédente.

En 1987, la Mission archéologique franco-guatémaltèque fut remplacée par une antenne du Centre d'Études Mexicaines et Centraméricaines (le CEMCA, un institut scientifique du Ministère français des Affaires Étrangères spécialisé dans les sciences humaines et sociales et dont le siège central se trouve à Mexico). A partir des années 1990, sans délaissier pour autant les hautes terres ni les autres régions du Guatemala, la coopération archéologique française concentra ses activités dans le département du Petén, en particulier au travers des projets conduits sur les sites de La Joyanca (où les travaux ont été successivement dirigés par Charlotte Arnaud et Véronique Breuil, de 1998 à 2003) et de Naachtún (un projet successivement dirigé par Philippe Nondédo puis Dominique Michelet, depuis 2009). Outre l'appui apporté par le Ministère des Affaires Étrangères à ces recherches, il convient de signaler celui d'une entreprise pétrolière française implantée au Guatemala : Perenco.

Mais pour tous ces programmes de la coopération archéologique, il serait réducteur de ne parler que de recherches. En effet, les missions franco-guatémaltèques ont également œuvré à la formation de générations d'archéologues, ainsi qu'à la protection et à la valorisation du patrimoine.

A propos de valorisation, une autre grande exposition sur les anciens Mayas du Guatemala s'est tenue dans la Ville Lumière, au Musée du Quai Branly, de juin à octobre 2011. Intitulée « Les Mayas, de l'aube au crépuscule », l'exposition a conjugué les efforts de différentes institutions : du prestigieux établissement public parisien bien sûr, mais aussi de l'Ambassade de France au Guatemala, du CEMCA, du Ministère des Relations Extérieures du Guatemala, du Ministère de la Culture et des Sports du Guatemala, et du Musée National d'Archéologie et d'Ethnologie du Guatemala (dont le conservateur, Juan Carlos Meléndez, fut commissaire de l'exposition). Avec près de 220 000 visiteurs, « Les Mayas, de l'aube au crépuscule » représente la deuxième exposition temporaire la plus visitée du Musée du Quai Branly, après celle qui fut dédiée à la cité précolombienne de Teotihuacán, en 2009-2010 (235 720 visites). Michèle Ramis, Ambassadrice de France au Guatemala de 2008 à 2010, a apporté une contribution essentielle et enthousiaste tant à l'exposition du Musée du Quai Branly, qu'à la mise en route du projet Naachtún. Cette contribution a été saluée par le Vice-Ministre des Affaires Étrangères du Guatemala, Carlos Raúl Morales, lorsqu'il a remis à l'Ambassadrice, à la fin de sa mission dans le pays, la plus haute distinction de l'État guatémaltèque : l'Ordre du Quetzal, au grade de Grand-Croix.

Il est intéressant de constater la vive curiosité, voire dans certains cas la fascination, manifestée par les Ambassadeurs et autres diplomates français pour le patrimoine culturel et naturel du Guatemala, depuis bien longtemps déjà. Dans ses « souvenirs du Guatemala », publiés dans la revue *Le Tour du Monde*, en 1904, le jeune diplomate et explorateur Rodolphe Saillard évoque le « récit animé » qu'a fait Marcellin Pellet, « ministre de France dans l'Amérique Centrale et brillant écrivain », d'une ascension du volcan Agua, à dos de mulet puis à pied... Autre Ministre de France dans la région (de 1944 à 1947) qui s'est adonné aux plaisirs de l'écriture, Gilbert Médioni publia en 1950 un livre sur *L'art maya du Mexique et du Guatemala*. L'écrivain et poète guatémaltèque Luis Cardoza y Aragón (1901-1992), ami de Médioni, nous a laissé un récit pittoresque de la visite qu'il a faite avec la représentant de la France sur le site maya de Quiriguá (qui a la particularité de posséder la plus haute stèle de l'aire maya).

« *Faire de la ville de Guatemala un petit Paris* »

Il a beaucoup été question, jusqu'ici, de la passion française pour le patrimoine du Guatemala. Mais il existe aussi, bien entendu, une passion guatémaltèque pour le patrimoine de la France, et ses élans ont parfois revêtu un caractère spectaculaire. Ainsi, à la fin du XIXème siècle, le Président et général José María Reina Barrios voulut – d'après ses propres termes- « faire de la ville de Guatemala un petit Paris », ordonnant à cette fin la construction d'élégants édifices (dont plusieurs furent malheureusement détruits par les tremblements de terre de 1917 et 1918), de grands boulevards (dont celui de la Reforma) et de monuments élevés à la gloire de grandes figures de l'histoire du Guatemala et du continent américain. Pour la réalisation de ces œuvres et de son rêve, Reina Barrios n'hésita pas à faire appel à plusieurs artistes étrangers, qui s'associèrent à des artistes Guatémaltèques. Et puisque nous traitons ici du paysage urbain de la capitale, il faut mentionner la singulière « Torre del Reformador », une tour de 72 mètres de hauteur dont la conception s'inspire (assez sommairement tout de même) de la Tour Eiffel; le Président et général Jorge Ubico la fit ériger en 1935, en hommage au réformateur libéral Justo Rufino Barrios, qui dirigea le Guatemala de 1873 à 1885.

La littérature

Les relations franco-guatémaltèques touchèrent à des domaines très divers de la culture et des arts, mais nous sommes naturellement contraints de faire un choix dans le cadre de ce travail. Venons-en donc à un autre de ces domaines où les relations entre les deux pays connurent un épanouissement tout particulier : la littérature.

Dès 1895, la France et le Guatemala signèrent une convention pour la garantie de la propriété littéraire et artistique. Mais surtout, les XIXème et XXème siècle ont donné lieu à de multiples et féconds échanges entre les poètes et écrivains guatémaltèques et les milieux culturels, artistiques et intellectuels français. Il a été question, plus haut, du poète francophile Luis Cardoza y Aragón ; ce dernier suivit des études à Paris, où il reçut l'influence du poète surréaliste André Breton, et fut Ambassadeur du Guatemala en France en 1949-1950. Il y a aussi, bien sûr, le cas célèbre de Miguel Angel Asturias (1899-1974), à la fois diplomate, écrivain et poète comme Cardoza y Aragón, et lauréat du Prix Nobel de Littérature en 1967.

Asturias étudia l'anthropologie à la Sorbonne dans les années 1920 et fut, à l'instar de Cardoza y Aragón, influencé par André Breton et le surréalisme. A la fin de la décennie, il commença à collaborer avec l'Ambassade du Guatemala à Paris tout en dirigeant, aux côtés d'Adolphe de Faigallore, la *Revue du Guatemala*. Dès cette époque, un puissant lien affectif unit Asturias à la France, et en 1942, alors dans son pays natal, l'illustre homme de lettres dédia à sa seconde Patrie –occupée- son poème *Con el rehén en los dientes*. Dix ans plus tard, Asturias devint, pour quelques mois, Premier Conseiller à l'Ambassade du Guatemala à Paris. C'est au cours de la même année 1952 qu'il obtint en France le Prix du Meilleur Livre Étranger, pour son roman *El Señor Presidente* (1946). En 1954, il abandonna (temporairement) la carrière diplomatique, à la suite du renversement du Président progressiste Jacobo Arbenz, victime du coup d'État organisé par Carlos Castillo Armas avec l'appui de la CIA (un événement évoqué par Louis Aragon dans son poème *Les yeux et la mémoire*).

A la faveur de l'arrivée au pouvoir du Président civil Julio César Méndez Montenegro, Asturias assumait les fonctions d'Ambassadeur du Guatemala en France, de 1966 à 1970, accédant également à la présidence du Pen Club français en 1966. Comme on peut l'imaginer, c'est avec enthousiasme qu'il prit part à l'organisation et à la valorisation de l'exposition sur les arts mayas du Guatemala, présentée au Grand Palais en 1968. Miguel Angel Asturias décéda en Espagne en 1974 et, marque suprême de son attachement à la France, fut inhumé à Paris, au cimetière du Père-Lachaise.

Bien d'autres brillants hommes de lettres guatémaltèques tissèrent des liens particuliers avec la France. Ce fut le cas d'Enrique Gómez Carrillo (1873-1927), écrivain et journaliste qui effectua plusieurs séjours en France, où il reçut des distinctions de l'Académie Française (le Prix Montyon, obtenu à deux reprises) et du Gouvernement français (chevalier puis officier de la Légion d'Honneur) ; de Manuel José Arce (1935-1985), qui partit en exil en France en 1980, alors que la violence politique faisait rage au Guatemala ; et de Mario Monteforte (1911-2003), qui passa une partie de ses 35 années d'exil en France.

Les œuvres littéraires du Pays de l'Éternel Printemps -comme on surnomme traditionnellement le Guatemala- éveillèrent très tôt l'intérêt du public français. Dès 1882, la production poétique de José Batres Montúfar fit l'objet d'une publication à Paris. Un demi-siècle plus tard, la magnifique lettre que Paul Valéry adressa à Francis de Miomandre, et qui servit de préface à l'édition en français des *Légendes du Guatemala*, de Miguel Angel Asturias (1931), est très révélatrice de la fascination que surent provoquer en France les lettres guatémaltèques. Par ailleurs, des écrivains français se rendirent dans la lointaine nation tropicale. En 1938, Antoine de Saint-Exupéry fit escale à Guatemala, dans le cadre d'un raid aérien de New York à la Terre de Feu entreprit pour le compte du Ministère français de l'Air ; mais alors qu'il s'apprêtait à repartir, son avion s'écrasa au décollage, l'obligeant à rester un mois au Guatemala pour y être hospitalisé. On raconte que c'est pendant de son séjour dans la belle et reposante ville coloniale d'Antigua Guatemala que Saint-Exupéry trouva l'inspiration pour imaginer la « planète aux trois volcans » du *Petit Prince*...

Les institutions binationales

Fruit de cette intense relation entre deux pays, l'Alliance Française de Guatemala fut créée en 1920, à l'initiative d'Irène de Peyré et avec l'appui du Chargé d'Affaires de la France, Georges Perrot, et du Président du Guatemala, Carlos Herrera Luna (le Président Herrera manifesta de diverses façons sa francophilie, et c'est la France qu'il choisit comme terre d'exil quelques mois après son renversement par le général Orellana, en décembre 1921). Au cours des 4 mois qui suivirent sa fondation, l'Alliance Française eut son siège dans un lieu hautement symbolique : l'Assemblée Nationale Législative. Depuis ces fastueux débuts, on célèbre avec entrain au sein de l'association binationale les fructueuses noces de la langue et de la culture (avec cependant un hiatus entre 1941 et 1945, alors que la France subissait les affres de l'occupation : l'Alliance Française de Guatemala interrompit alors ses activités).

L'Alliance connut un prodigieux développement dans les années 1960, sous l'impulsion de Tasso Hadjiodou et avec la participation de nombreuses personnalités guatémaltèques (parmi lesquelles, Miguel Angel Asturias). Pendant cette décennie et la suivante, la prolifique association fit des petits en province : des centres furent successivement ouverts à Quetzaltenango puis à Antigua Guatemala. En outre, l'Alliance fut au cœur de la création, en 2012, du Club francophone Saint-Exupéry (plus de 200 invités assistèrent à la réception offerte par l'Ambassadeur de France Philippe Bastelica, le 19 mars 2012, à l'occasion de l'inauguration de ce nouvel espace d'échanges et de rayonnement culturel).

En 1921, la même Irène de Peyré qui avait œuvré à la fondation de l'Alliance Française de Guatemala amena celle du « Liceo Francés », dont la mission originelle était d'accompagner et de soutenir l'action de l'Alliance. Ce lycée ne rejoignit toutefois jamais le système éducatif français, à l'inverse du Lycée franco-guatémaltèque Jules Verne, dont les origines remontent à 1967 (alors que l'établissement était connu sous le nom de la « Petite École » de l'Alliance Française) mais qui fut officiellement fondé en tant que lycée dix ans plus tard. Le « Jules Verne » ne tarda pas à connaître le succès et la reconnaissance publique et de même que l'Alliance, ne cessa de promouvoir le dialogue des cultures et les débats d'idées, dans un esprit de tolérance et de respect, même au plus fort de la guerre civile.

* * *

Nourries au fil des décennies (et, pourrait-on presque dire, au fil des siècles) par des idéaux communs, par l'esprit des découvertes, par un attachement aux richesses patrimoniales, culturelles et artistiques, par des sensibilités partagées, les relations franco-guatémaltèques ont aussi été consolidées par la solidarité dans l'épreuve. Nous l'avons vu dans le cas de la France occupée et meurtrie par la Seconde Guerre Mondiale et l'occupation allemande, et suscitant au Guatemala de multiples marques d'affection et de soutien ; comme dans le cas des dictatures, des guerres civiles et des actions criminelles qui ont frappé le Guatemala, amenant la France à accueillir avec générosité les exilés et à encourager les négociations politiques et le renforcement de l'État de droit.

La solidarité de la France s'est aussi manifestée à la suite des catastrophes naturelles qui ont endeuillé le Guatemala, notamment après le tremblement de terre de 1976, qui a fauché la vie de plus de 23 000 personnes, et après le passage de l'ouragan Mitch (1998) et des tempêtes tropicales Stan (2005) et Agatha (2010). Car le Guatemala est bien une

« *terre puissante et toujours convulsive* », comme l'a écrit Paul Valéry dans la lettre qu'il consacra aux *Légendes du Guatemala* de Miguel Angel Asturias. Mais sur cette terre de l'Éternel Printemps, les catastrophes n'ont pas le mot de la fin et la vie ne tarde jamais à reprendre ses droits. D'ailleurs, les légendes rapportées par Asturias et qui charmaient tant Valéry évoquent avec force et poésie le thème ancestral de la succession de la vie, de la mort et de la renaissance...

Guatemala, le 28 octobre 2010 (actualisé le 2 mai 2012).